

Oh ! qu'importait au comte de Chambord le rang du passager inconnu ! Ce qu'il demandait d'abord, c'était un compatriote. Ce qu'il cherchait avant tout, c'était un Français,

Il va droit à l'ouvrier de Lyon. Celui-ci, ne se doutant en aucune façon de la singulière rencontre que son étoile lui avait réservée, commence à causer familièrement avec son compagnon de voyage.

« Ils étaient de même âge tous deux.

«—Venez-vous de Paris ? dit Henri.

«—J'y étais cet hiver. Et vous ?.....

«—Moi !..... réplique en soupirant le fils de France, oh je voudrais bien y aller.

«—Est-ce que c'est l'argent qui vous manque ?

«—Non.

«—Eh bien ! alors qui empêche ?....

«—C'est là une grande question.

«—Ce sont vos parents ?....

«—C'est l'un d'eux. Est-on toujours content à Paris ?

«—De quoi ?

«—De la Révolution de juillet.

«—De Louis-Philippe ? non certes. On ne peut plus souffrir ce vieux ladre.

«—On voudrait donc..... un changement.

«—Oui.

«—Se rappellerait-on le duc de Bordeaux ?

«—Grand Dieu ! non : pas le moins du monde ; quant à moi, je me ferais plutôt tuer que d'en revenir là. Ce serait le comble du malheur.

«—Pourquoi ?

«—On le dit imbécile.

«—Est-ce bien sûr ?

«—C'est positif. En outre, il est fier, dédaigneux, puis dévot : un vrai jésuite !....

«—Il faudrait voir cela par vous-même.

«—J'en serais parbleu désolé. D'ailleurs, il ne parle à personne, il ne se laisse pas approcher. Si jamais il venait en France.....

«—Eh bien !

«—Je tirerais sur lui.

«—Je ne le crois pas.

«—Pourquoi donc.... est-ce que vous l'aimeriez ?

«—J'en conviens.

«—Et vous le connaissez ?

«—Je l'avoue.

«—Ah ! s'il vous ressemblait, à la bonne heure ! S'il avait votre esprit !.... vos manières !.... Vous, tenez ! vous me plaisez fort !

« Et il serrait la main du comte de Chambord avec l'effusion de la franchise et de la jeunesse.

« L'entretien se continua ainsi, une partie de la journée, entre l'ouvrier et le prince ; ils parlaient commerce, politique, industrie, beaux-arts ; et Duval paraissait ravi.

« L'heure de se quitter arriva.

«—Laissez-moi votre nom par écrit, dit le prince à son compagnon.

«—Le voici : *Baptiste Duval*. Maintenant, donnez-moi le vôtre.

«—Le voici : *Henri de Bourbon*."

« L'ouvrier recula confondu.

«—Vous seriez le duc de Bordeaux ?"....

Et ses regards se portaient sur la charmante figure du prince avec un mélange inconcevable d'attendrissement et d'effroi. Ses jambes chancelaient sous lui.

«—N'en dites plus autant de mal, reprit en souriant le comte de Chambord ; vous avez pu juger par vous-même....

« Ah ! combien on m'avait trompé !.... répliqua Duval en essayant ses yeux qui se mouillaient de larmes.

«—Vous ne tirerez plus sur moi ? dit le prince.

«—Sur vous ?.... interrompit l'ouvrier avec véhémence ; oh ! si jamais je prends un fusil, ce n'est pas contre vous que je me ferai tuer. Mais, pardonnez une question : peut-être un jour serez-vous roi ; que seraient vos idées sur le trône ?

«—Celles-ci, répondit Henri : *Récompenser tous les services rendus à la France ; maintenir tout ce qui s'est fait de bien ; réformer tout ce qui n'a produit que du mal.*

«—Ah ! que n'ai-je ici tous les miens ! s'écria Duval hors de lui. Si le pays pouvait vous entendre !...."

Et peu de temps après, l'ouvrier, reprenant la route de Paris, se disait tout bas à lui-même

«—Dieu frappera Louis-Philippe."

APPARITION DE LA SAINTE-VIERGE.

On lit dans l'*Univers* du 1^{er} Mars :

Nous avons reçu, du diocèse de Laval, le récit que nous allons reproduire et nous avons cru convenable d'attendre, pour le publier, le résultat de l'information canonique annoncée. Mais nous le retrouvons dans un grand nombre de journaux de France et de l'étranger, et nous l'enregistrons à notre tour, sans prétendre préjuger la décision de l'autorité ecclésiastique :

« *Récit d'une apparition de la sainte Vierge arrivée à Pont-Mon, commune de St. Ellier, canton de Landivy (Mayenne), le 17 Janvier 1871.*

« Un jeune garçon de onze ans était occupé à piler des ajoncs pour son cheval, en compagnie de son père, dans une grange du bourg.

« Étant sorti vers six heures du soir, il considérait le temps qui lui paraissait assez beau, lorsqu'il est tout à coup saisi d'étonnement et d'admiration en apercevant, au-dessus du toit de la maison du sieur Lecoq, une grande et belle femme,

vêtue d'une robe bleue parsemée d'étoiles et coiffée d'un voile surmonté d'une couronne.

« L'enfant appelle aussitôt son père qui accourt, ne voit rien, se moque de son fils et le renvoie à son travail.

« La curiosité ramène le petit garçon à l'endroit où il avait aperçu la Dame aux chaussures et à la couronne d'or. La merveilleuse apparition continue à l'éblouir. Il appelle sa mère, qui, comme son mari, ne pouvant rien apercevoir, grommole le pauvre enfant et le traite d'insensé.

« Il crie alors à son jeune frère, âgé de neuf ans, de venir vite près de lui, et celui-ci distingue parfaitement cette image aérienne, radieuse de beauté. En vain les parents stupéfaits doutent encore ; les deux enfants soutiennent avoir la Dame devant les yeux et en font la même description.

Grand émoi dans cet humble hameau : un attroupement se forme bientôt et grossit toujours autour de ces petits garçons qui racontent de si belles choses.

« Deux religieuses institutrices sortant de leur école sont étonnées de ce rassemblement ; elles s'approchent et s'informent de l'événement qui peut attirer tant de monde et occasionner une telle émotion. Elles interrogent les enfants, reçoivent avec un pieux saisissement leurs déclarations persistantes ; mais c'est en vain qu'elles tiennent leurs regards fixés vers le lieu de l'apparition.

« Rentrés à leur pensionnat, les Sœurs, encore tout émuës, engageant trois de leurs élèves à aller regarder près des deux jeunes garçons au-dessus de l'habitation des Lecoq. Trois petites filles de douze, de neuf, et la dernière de huit ans et demi, se hâtent de se rendre au lieu de la vision céleste.

« A peine arrivées, la plus âgée s'écrie :

«—C'est la sainte Vierge ; qu'elle est belle !

«—Elle est grande comme Sœur Vitaline, dit l'autre de neuf ans.

« Et les deux petites font une description toute semblable à celle des deux petits garçons.

« L'émotion et l'étonnement redoublent en présence des affirmations toujours plus précises de ces jeunes témoins qui, si fortuitement réunis, ne peuvent vraiment être ni les auteurs ni les complices d'une supercherie de cette nature.

« Le fait devient fort sérieux, et on envoie chercher le curé, vénérable vieillard qui conduit et édifie cette petite paroisse depuis trente-sept ou trente-huit ans.

« Sans attacher sans doute une grande importance à ces premières informations, il juge avec raison nécessaire d'aller examiner ce qui se passe et vérifier lui-même ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces rumeurs, de fondé dans ces rapports.

« A peine était-il arrivé que les enfants s'écrièrent :

«—Une croix rouge se forme sur la poitrine de la sainte-Vierge.

« Le bon curé dit à ses paroissiens :

«—Prions, mes enfants, et disons le chapelet.

« A mesure qu'on récitait les *Ave Maria*, les étoiles se multipliaient sur la robe de Marie : c'était, au dire des enfants, comme une fourmilière de bluettes dorées.

« Après le chapelet, on chanta le *Magnificat*.

« Alors, il se développa une grande banderole blanche, longue de dix mètres environ et large d'un mètre.

« Tout à coup un jambage doré se forma sur la banderole, et à mesure que l'on chantait les versets du cantique à la Vierge, apparaissait l'inscription suivante sur une même ligne :

« *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps.* »

« Puis un point doré gros comme le soleil, et au-dessous :

« *Mon fils se laisse toucher.* »

« Et la ligne se termine par une grande barre rouge.

« Pendant le chapelet, on avait fait venir un autre petit enfant de six ans qui a fort bien vu, lui aussi, l'apparition.

« Ce qui témoignerait irréfutablement de la réalité du prodige, ce sont l'attitude et les gestes d'un enfant de dix-huit mois ; quand la mère le tournait d'un autre côté, il faisait de visibles efforts pour être replacé devant l'éclatante apparition.

« Après le *Magnificat*, on chanta l'*Inviolata*. Pendant ce temps la sainte Vierge leva un peu les mains et sourit aux enfants.

« Ensuite fut entonné le *Salve Regina*.

« Alors Marie rapprocha et réunit ses mains fermées comme pour porter une bannière.

« Une croix rouge vint s'y placer. Un Christ plus rouge était couché sur la croix, et à la place de l'inscription ordinaire INRE se trouvait en lettres longues de dix centimètres : JESUS-CHRIST.

« On dit encore plusieurs cantiques et litanies. Alors autour de la statue se forme une auréole bleue qui l'enveloppe entièrement. A la hauteur des pieds et des épaules apparaissent, dans l'auréole même, quatre cierges très-courts ; puis une étoile semble sortir des pieds de la Vierge, allume successivement les deux bougies des pieds, les deux bougies des épaules, et vient se placer sur la couronne.

« Enfin la Vierge semble prendre derrière elle un grand voile blanc dont elle se couvre tout entière. On n'aperçoit plus que le haut de la couronne, et tout disparaît."

Quelques faits qui donnent l'idée des excès auxquels on peut s'attendre en Italie, lorsque la populace aura brisé, comme à Paris, les derniers liens qui la retiennent.

Un correspondant de Rome écrit :

Voici un fait qui a eu lieu avant-hier, dimanche, en l'église de Saint-Ignace, à l'issue d'un salut solennel donné par S. Em. le cardinal-vicaire au milieu d'une foule immense de fidèles.

Au moment de la bénédiction, un homme, non content de rester debout et d'afficher une irrévérence brutale pour le T. S. Sacrement, s'est mis à crier de toute sa force : *Priez, seulement on verra à quoi aboutiront toutes vos prières.* Aussitôt un chrétien placé à côté de cet énergumène, lui a conseillé de garder le silence, mais l'homme a redoublé de colère et le chrétien indigné le saisissant à bras le corps l'a voulu entraîner vers la porte. La foule des fidèles voyant qu'il s'apprêtait à résister et peut-être à jouer du couteau, l'a entouré, et l'homme pâle, tremblant, plein de fureur, a ouvert son habit et montré une écharpe tricolore, criant : *Je suis de la police et j'aurai ma revanche.* Il fallut que cette scène fût préparée, car des gardes de sûreté publique sont entrés aussitôt dans l'église et se sont efforcés de dégager leur compère. Mais la foule s'exaspérait.

« Comment, maudits, s'écriait-on de toutes parts, vous voulez nous enlever jusqu'à la liberté de prier. Dehors ! dehors ! »

Les policiers du roi subalpin ont cependant compris que l'affaire pouvait mal tourner pour eux, qu'ils risquaient d'être étouffés par la foule, et faisant de suprêmes efforts, ils ont réussi à s'enfuir.

Sur la place du Peuple, un prêtre qui portait le saint-viatique a été insulté. Un homme est venu se placer devant lui en criant : *Vive Garibaldi !*

Sur la place Trajane et près de l'église de Lorette, comme il pleuvait, un marchand ambulant s'en prenant à Dieu a jeté à terre un crucifix et l'a foulé aux pieds. Un prêtre français et un religieux dominicain, témoins du fait, l'ont reproché au marchand, et un garde municipal intervenant leur a dit : « De quoi vous mêlez-vous, brigands ? Est-ce que cet homme n'est pas libre ? Est-ce que, s'il me plaît, je ne peux pas entrer dans cette église, y prendre la croix et vous la casser sur la tête ? » Des agents de la sûreté publique sont intervenus à leur tour et ont accablé d'outrages le prêtre et le religieux.

Le prêtre des écoles nocturnes a été attaqué à coups de pierres par de jeunes drôles. Ce prêtre est un homme énergique. Comme un de ces drôles se jetait sur lui, un couteau à la main, il l'a saisi et l'a entraîné jusqu'à la rencontre des agents de la sûreté publique ; mais les agents lui ont dit : *Cela ne nous regarde pas.* Le prêtre n'a pas lâché le petit assassin et l'a conduit à la municipalité. Là on lui a dit : *Adressez-vous aux agents de la sûreté publique.* En descendant la rampe du Capitole, il a aperçu des gendarmes, mais ceux-ci ont délivré le jeune homme : *Va-t'en à tes affaires,* ont-ils dit au coupable, et au prêtre : *Toi, va dire la messe.*

CAUSERIE FAMILIÈRE.

Il fut un temps où la causerie familière faisait mes délices et le tourment des autres. Pour ces deux raisons, j'y retourne.

Ce mot me rappelle un souvenir, qui parfois pèse sur ma délicate conscience, le poids d'un remords. Vous savez, ou vous ne savez pas, que j'ai toujours idolâtré les chats. Or voici mon crime. Par un beau soir d'été en 1868, au presbytère de... nouchalamment étendu sur ma *berceuse*, je fumais paresseusement une délicieuse pipe de tabac, rêvant de... rêvant à... que vous importe mon rêve.

En ce charmant séjour, habitait entr'autres êtres aimés, une magnifique chatte tachetée de gris et de blanc. Elle avait les formes et les contours pleins de grâce et de beauté. Ses manières étaient douces et caressantes ; ses *ronronnements*, ses minauderies, les poses variées qu'elle savait donner à sa queue, et les mille autres gentillesse que sait exécuter une chatte de bonne maison, lui avaient gagné l'estime et l'affection de tout le monde. Moi, j'en raffolais. Joignez à toutes les qualités susdites, un petit air dévot, bon apôtre, une physionomie respectable enfin. Lafontaine eût juré qu'elle descendait en ligne directe de « son saint homme de chat. »

Pour compléter ce portrait, je dirais, si je l'osais, que c'était une vraie chatte de presbytère. Je fumais donc, je l'ai dit, quand tout à coup je vis une forme se dessiner sur la clôture. J'eus bientôt reconnu un individu de la race féline. C'était un magnifique matou, portant une splendide robe de poil bleu, avec un minois blanc. Il s'avancait à pas lents, et à sa figure grave, recueillie, presque solennelle, je reconnus le chat du Marguillier en charge. Le beau galant, je l'apprenais ensuite, s'était engagé à conduire ma chatte à un grand bal qui eut lieu ce soir-là. Arrivé près de moi, il s'arrêta, et dans son langage de chat que j'entends un peu, il me posa cette question : « *Bourn, bourn, la chatte est-elle là ?* »

Trouvant l'heure un peu avancée pour laisser sortir ma chatte :— Non, non, répondis-je brusquement. L'effet de cette réponse impolie fut terrible ; le galant secona fortement sa robe de poil à la façon des anciens romains déclarant la guerre, poussa un miaulement sinistre, et brandissant son énorme queue, comme Mérovée eût brandi sa framée, il ne me jeta que ces mots laconiques : *Je m'en retourne* (prononcez avec l'accent chat). Jamais il ne reparut à la maison ; et voilà pourquoi, dans mes heures de *spécies*, je me reproche parfois d'avoir fait perdre à ma chatte le meilleur parti de la paroisse.

Puisque je suis en train de conter épisodes, je continuerai. Une bonne femme fort riche d'écus, mais pauvre d'esprit veut en montrer à sa fillette qui ne peut faire une phrase sans y planter trois ou quatre « mon Dieu. » « P'tite sotte, dit la mère, est-ce que tu sais pas que dans la grande société, quand on parle en *termes*, on dit jamais mon Dieu, mais toujours *mon doux !* » Depuis, la fillette abonde en *mon doux*.

Un client entre au bureau, allume sa pipe après l'avoir secouée sur l'ongle de son pouce, et d'un ton grave et important : « Monsieur, Pierrieh, mon voisin, m'a donné une *impotèque* (hypothèque) sur une terre, est-elle bonne ?

—Montrez-moi vos papiers.

—Ah ! ma *copille*, ma copille ; eh ! ben, il l'a *déquient*.

Un commissaire à un avocat :— « Votre *plaidaillet*, Monsieur, votre *plaidaillet* ? » Le plaidoyer est produit. Le juge jette sur icelui un oeil qui indique qu'il ne sait pas lire. D'une voix noble et digne : « *Insinuez vos témoins, savant avocat !* » L'avocat fait entendre ses témoins.

Le juge, après avoir entendu la cause et mûrement réfléchi sur le tout, se recueille un instant, et s'écrie :— « Je condamne le défendeur à payer le demandeur par *ravalement* (installément. ») L'avocat rit encore.

Un bon capitaine canadien à ses soldats : « Compagnie, un *tas d'chiennes, mercredi*, il voulait dire : *Company, attention, make ready.* »

Un soir d'été, je rêvais accoudé à ma fenêtre. Mille pensées bizarres traversaient ma tête. Je fumais à *grosses touches*, et je crachais en conséquence. Tout à coup, mon chapeau tombe à mes pieds, près de mon crachoir. J'eus la pensée de le relever. Je me penchai machinalement, pris le crachoir et le déposai précieusement sur mes genoux. Puis je crachai dans mon chapeau. Dix bonnes minutes s'écoulaient : mon compagnon de chambre arrive, et part d'un immense éclat de rire. Je le regarde stupéfait, croyant qu'il devient fou : « Que diable fais-tu donc de ce crachoir ? » J'en vis vingt-cinq chandelles. Que voulez-vous, j'étais distrait.

Il a plu « à mon Excellence » de terminer cette causerie par quelques considérations philosophiques. (Sir Fortunat ne dit pas mieux ! J'ai toujours marqué pour faire un lieutenant-gouverneur, hum !)

Un de ces soirs passés, en compagnie de mes amis, je faisais la chasse aux rats-musqués. Tous trois silencieux et l'œil au guet, nous longions les bords humides d'un ruisseau, cherchant